

**Ouverture au débat à l'occasion des dix ans de  
L'inter-Collèges Idf  
Le 1<sup>er</sup> décembre 2017  
Par Martine Vial-Durand**

*« A tous les repas pris en commun nous invitons la liberté à s'asseoir,  
la place demeure vide mais le couvert est mis »  
René Char*

Avant toute chose nous voulons vous souhaiter une chaleureuse bienvenue.

Un pas en avant, deux en arrière et trois sur le coté, suivant en cela les fluctuations du désir, nous voilà ensemble aujourd'hui afin de partager ce voyage de recherche que le Collectif National et l'Idf souhaitaient fidèle à l'esprit un peu artisanal des Inter-collèges déterminés à se maintenir ouverts aux singularités.

Peu familiers de ce type d'organisation et craignant d'avoir mal anticipé la temporalité des interventions, nous nous proposons de resserrer un peu le premier temps musical à trois voix des coordinateurs pour laisser à nos invités et aux échanges qui s'ensuivront la place qui leur revient. Merci à vous tous d'être là et tout particulièrement bien sûr à nos invités qui ont répondu si volontiers à notre appel afin de contribuer à tirer, selon le mot d'Eschyle, notre enseignement de l'épreuve.

L'épreuve en l'occasion consistant à maintenir en vie les voies de la pensée qui, comme vous le savez, ne peuvent atteindre leur but qu'en passant par ombres et broussailles. Ce qui hélas n'est plus guère conforme à l'esprit du temps.

Lorsqu'en 2007 certains d'entre nous ont eu l'idée des rencontres Inter-collèges le ré-ordonnancement de l'hôpital public était certes bien avancé mais il serait fort présomptueux de prétendre que nous étions au fait d'en comprendre les ressorts, les enjeux et d'en saisir pleinement les conséquences futures.

Tout occupés en effet de nos engagements collectifs sur le terrain, beaucoup d'entre nous n'ont pu prendre la juste mesure de la montée en puissance d'une administration qui, insidieusement, franchissait la porte des métiers pour en dicter les règles avec pour bagage la novlangue des experts, architectes en l'occasion d'une rupture radicale dans l'histoire des idées.

Nos invités qui ont approfondi ces questions nous aideront à mieux les cerner.

C'est Artaud je crois qui se demandait si la pensée serait possible sans la superstition et c'est une question qui m'est revenue dans l'après coup de l'écriture du flyer en voyant que j'avais en quelque sorte mis ce temps de rencontre, improbable il y a peu, sous la protection de René Char et de la liberté qu'il invoque.

Soutenir une certaine idée de la liberté fut sans doute ce qui nous a porté au devant les uns des autres en choisissant de s'appuyer sur l'existence des collèges.

Ceux ci relevaient en effet, de longue date, d'une création spontanée des psychologues hospitaliers. Ancrés sur une large diversité de terrains, ils s'offraient comme une occasion à saisir, un outil de travail possible, susceptible d'éclairer les bouleversements en cours. Il n'était pas question à cette époque de s'engager dans un programme précis qui ferait loi et interdirait d'inventer comme le soulignait Foucault mais de partager dans un premier mouvement ces éprouvés qui précèdent toute tentative de déchiffrement. Tentative dont il faut soutenir l'inachèvement et qui dessine le tracé de notre rencontre de ce jour.

Ainsi le style des Inter-collèges - Nathalie Zottner, psychologue sur « Théophile Roussel » en évoquera les contours - n'a pas tant consisté à « chercher de nouveaux paysages qu'à avoir de nouveaux yeux », à se maintenir ensemble éveillés, j'aime à dire à égalité d'incomplétude

réci-proque, souvent démunis, sans doute vulnérables mais décidés à faire apparaître de l'intelligible et qui sait ! à semer quelques obstacles à la puissance destructrice de l'idéal technocratique en vogue.

Vous n'êtes pas sans savoir combien Freud considérait les écrivains comme de précieux alliés auxquels il prêtait, disait-il, la connaissance d'une foule de choses entre ciel et terre « dont notre sagesse d'école n'a pas la moindre idée » et l'on peut avancer sans trop se tromper que cette liberté dont René Char nous fait cadeau se trouve au cœur même de l'aventure Freudienne, fidèle en cela à l'esprit des lumières.

Il me vient cette petite digression qui ne vous est point étrangère :

L'aventure en question, il est vrai, fait avec constance et acharnement l'objet des plus sérieuses attaques, on peut s'en plaindre et s'outrager bien sûr, mais il semblerait sans nul doute plus sage d'y voir une occasion de faire se rejoindre l'humilité qui lui a parfois manqué à la détermination dont elle doit se soutenir.

Question liberté, j'y reviens, chez l'homme Freud aucune trace d'angélisme : « l'homme n'est pas maître dans sa demeure », alors me direz vous, quelle parenté avec René Char ?

La réponse se trouve dans la trouvaille de Freud quand au dispositif qu'il mettra en place sans jamais le désavouer. Et si la création artistique noue insolite, audace voire insolence, alors Freud apparaît bien plus artiste qu'il ne le pense le jour où il prend enseignement de sa patiente en renversant rien de moins que le lieu du savoir. Ce n'est pas l'homme de science qui sait, il faut au contraire prêter au patient un savoir qu'il lui appartient avec notre aide de démêler.

Le siècle ne s'en est toujours pas remis mais « le couvert était mis » en un lieu susceptible de recueillir la contingence, où la nécessité se desserre, en quelque sorte un site du possible pour l'assomption d'une absence préservée au bénéfice de quelque promesse de l'aube.

Vous me pardonnerez je l'espère la rapidité du propos mais l'on voit bien aujourd'hui comment « cette place qui demeure vide » fait presque figure d'indécence.

Nous ne quitterons pas René Char sans avoir pris au pied de la lettre cette promesse d'heureuse libation qui honore l'ouverture à l'altérité contenue dans son propos.

J'en profite ainsi pour remercier les collègues qui vous invitent, avec moi, au partage d'un moment convivial au terme de ces échanges.

Pour ce qui est du signifiant « commun » il s'est offert à Christian Laval -sociologue- de façon inattendue et si je m'en remets à ses travaux, je dirais qu'il tombe à pic.

Pour l'heure s'impose à ceux qui ont inscrits leur travail dans le champ institué par Freud dans des cadres qui n'étaient ni classiques ni standards, de maintenir non pas tant celui de la technique que celui de l'éthique. En rapport avec la problématique de notre temps il faut chercher à répondre de la place que chacun s'autorise à occuper, ce qui implique une question de pluralité, une collectivité de personnes et c'est ce que nous avons tenté de maintenir.

Les constats, il est vrai, peuvent porter au découragement :

le catéchisme de la performance, de la standardisation des traitements, scientificité factice, surveillance et évaluation à tous les étages est solidement installé et semble indétronable – Monsieur Delassus, Philosophe, y a puisé réflexion.

Malheureusement depuis bien longtemps les plus brillantes interventions et tentatives d'opposition au désastre que l'on sait s'échouent sur les murs des « oui mais bien sûr mais.. » où tels le liseron grimpent lassitude, repli voire servitude volontaire.

Foucault disait qu'il fallait sortir du dilemme pour ou contre, « on peut être face et debout » ce que certains collègues tentent de faire de différentes manières sur le terrain, Marc Turpyn – psychologue sur Théophile Roussel- s'y arrêtera..Alain Dibon de la région Paca, Florence Barruel pour Montfermeil et Isabelle Lachevre pour la région Normandie également...la parole sera vôtre. L'avenir de la clinique, dans le même temps qu'elle situe résolument le savoir du côté du patient et

représente un outil pour penser l'institution, a toujours été en soi un combat difficile à mener ne serait-ce que parce qu'elle se confronte aux goulets de la pulsion de mort ce qui n'est pas une mince affaire.

Elle a déserté certains lieux, s'essouffle dans d'autres et se maintient ou renaît ailleurs mais notre éthique nous dit : il faut s'obliger à la vigilance et prendre très au sérieux la remarque

Nietzschéenne : « un homme a beau penser qu'il peut regarder dans l'abîme sans tomber, l'abîme le regarde aussi ».

Quel est donc cet aujourd'hui dans lequel nous vivons ? De qui, de quoi sommes nous le jouet ?

Si il y a un champ qu'il nous faut continuer à cultiver c'est peut-être celui de l'utopie dans la mesure où comme le rêve elle se laisse imprégner par le désir. C'est une des raisons qui nous ont encouragé à ce temps de partage avec nos invités dont les travaux ont, sans qu'ils le sachent, accompagné et nourri notre modeste contribution à l'effort : éclaircir le chemin et chercher encore et toujours des pistes de résistance à cette vaste entreprise de colonisation du vivant dont nous ne voulons à aucun prix être complices.

Sous le patronage de la Fondation Vallée

Le 1<sup>er</sup> Décembre 2017